

*Vie des C.C.A.F.,
I-AEP, Convergencia*

DE (DU)CONSEIL EN CARTEL

C'est par cette formule que nous avons conclu notre dernière réunion du conseil (du 20/09), bien que ce nom « conseil » que nous avons adopté à la suite du dernier bureau fasse déjà débat entre nous.

Nous avons tenu dans cette réunion à partager nos réflexions d'après-coup après l'AG de juin ; nous nous sommes interrogés un à un sur des perspectives et la manière dont nous pourrions nous positionner pour continuer à assumer notre mandat.

Le projet du *Conseil* visant à relancer nos dispositifs, en particulier le dispositif des *cartels de pratique* était porteur de propositions nouvelles qui ne nous semblent pas avoir été considérés ou bien comprises par l'assemblée. La véhémence avec laquelle le dispositif des *cartels de pratique* a été repoussé nous a fait penser que nous nous étions égarés en gardant le même nom pour notre proposition. Mais cela nous a permis d'entendre la violence, non analysée, qui reste dans l'esprit de plusieurs et que la seule évocation de ce dispositif et du tirage au sort a fait ressortir.

Mais si les *CARTELS CONSTITUANTS* de l'Analyse Freudienne ne veulent plus des cartels et que par ailleurs nous manquons de projets de travail depuis bien longtemps, que faire de ce constat ? Et comment assumer jusqu'au bout notre mandat alors que plusieurs d'entre nous avaient soutenu leur candidature avec le projet de relancer nos dispositifs ?

Nous avons envisagé la démission du *Conseil* dans son ensemble pour que l'AG puisse se confronter à l'analyse de la situation sans avoir à projeter sur le bureau l'atteinte de notre lien associatif meurtri.

C'est bien sans doute de cela qu'il s'agit. Certains d'entre nous, pour avoir participé à deux mandats avec deux bureaux différents, avons constaté qu'à chaque fois que le bureau a été élu, ses membres ont eu à se retrouver suspectés de "jouissance" de leur fonction.

Il nous faut aussi avoir à l'esprit que le passage du caractère constituant des cartels à l'instituant fait là aussi violence; mais il nous semble qu'il s'agit de violence symbolique. Une violence symbolique qui traite de l'usage qui est fait de l'espace-temps partagé pour constituer –instituer un praticable pour penser. Il nous faut repenser comment cette violence symbolique peut continuer et nous

permettre de retrouver du vif et du vivant au sein de notre lien associatif, car si nous évitons ce questionnement à coup sûr elle fera retour de façon aléatoire et douloureuse.

Nous nous sommes interrogés aussi sur la notion de démocratie que nous tenons comme une particularité du fonctionnement aux *CCAF*. Elle se rattache à la qualité de membre : "tous sont membres de la même association" et tous sont confrontés à ce qu'elle met au travail progressivement, sans préjuger des qualités intrinsèques de chacun-e pour établir une distinction hiérarchique.

Le fonctionnement démocratique tient au respect des principes qu'elle suppose mais qui ne doit pas étouffer la visée du "désir de l'analyste" sinon c'est de sa substance même qu'elle se vide.

La trilogie cure-passe-institution est acéphale, sans relation d'ordre hiérarchique de primat entre ces trois termes et permet à chaque membre, s'il y consent, de se risquer à ces dispositifs éprouvés. La Garantie des garanties: l'absence de garanties, ne donne pas lieu à nomination hiérarchique. Jadis, il était dit simplement : entrer aux *Cartels* pour y soutenir quoi, si ce n'est de questionner sans cesse à chaque relance le désir de l'analyste au delà des questions de personnes.

Il y a peut être une contradiction interne entre psychanalyse et démocratie, la démocratie connotant toujours un formalisme important sur le plan institutionnel autour des critères de représentativité.

Aux *Cartels*, la représentativité des membres est certes assurée, mais la notion n'est pas extensive à ce qui qualifie le "*s'autoriser analyste*". Ce qui est démocratique c'est d'en régler l'accès sans formalisme dogmatique et élitiste mais par ailleurs sans concession aucune, d'où le soin minutieux porté aux moindres détails des statuts puisque les dispositifs y sont inclus. Ce qui est une originalité.

Il fut un temps, au début des *CCAF* où la notion de Bureau n'avait pas cours, l'association fonctionnait avec deux coordonnants qui géraient toutes les questions administratives et d'organisation. A ceci s'ajoutait un cartel de passe et un cartel d'enseignement. Il n'y avait donc pas de postes nominatifs comme tels mais des coordonnants.

Il semblerait que cette organisation se soit modifiée au début des années 90 et que cela corresponde à l'abandon du local dédié aux *CCAF* rue Hallé et du poste de secrétaire salariée de l'association. Il a fallu gérer autrement

l'intendance et les finances et répartir les charges administratives avec des responsabilités nominatives d'un point de vue administratif.

Il nous paraît important aujourd'hui de questionner l'incidence de ce mode de fonctionnement sur la pratique actuelle de notre lien associatif. Notre fonctionnement démocratique, auquel nous tenons, ne nous empêche pas de tomber parfois dans l'excès de la critique de ceux qui prennent des initiatives ou des responsabilités au point de révéler un imaginaire paranoïaque ou une sorte de phobie de la hiérarchie.

À l'AG de janvier 2015, il a été question de la dissolution de notre association. (Il avait été rappelé que les premiers statuts de l'association considéraient sa dissolution automatiquement au bout de trois ans.) Mais à la fin de cet AG, nous tous, un par un, avons fait acte de candidature pour le bureau dans la perspective de poursuivre.

Aujourd'hui, nous convenons que ce n'est pas à nous de continuer à concevoir des projets, mais qu'il revient à l'AG, avec sa majorité de membres d'interroger la situation de l'association et d'élaborer des "perspectives".

On pourrait l'exprimer, sur le mode situationniste, comme le fit en 1967, Raoul Vaneigem dans son « *Traité de savoir vivre à l'usage des jeunes générations* » avec la résonance d'une impasse dialectique, une aporie de structure dès lors qu'on s'y risque, "*perspective du changement, changement de perspective*". Argument aporétique moëbien, qui ne consiste à terme, qu'à ne pas prendre en compte l'objet de la psychanalyse, on le rabat sur l'exercice d'une association ordinaire. Si l'objet de l'association, comme il est dit dans nos statuts est bien *l'analyse freudienne et sa transmission*, tout l'accent est à déplacer sur le mot "*transmission*". Elle ne se définit pas ex cathedra. Elle opère par la mise en fonction du "désir de l'analyste".

Soit, déplier dans la cure, puis dans l'institution, l'espace éprouvée de la règle fondamentale (*l'Einfall*) au point de mettre un terme à l'infinitude latente du sujet.

La temporalité constituante de la cartellisation ne s'est plus relancée, à raison de la ponctuation du cartel d'adresse qui fait fonction de + 1. Mais elle continue à opérer cette fonction dite +1 à l'insu de chacun, elle insiste jusqu'au désarroi, désarroi démocratique des egos tout aussi bien des égaux. Ces distorsions spatio-temporelles sont l'effet de la fonction de méconnaissance qui implique le recouvrement, l'oblitération, entre gradus, position dans un parcours à un ou à

plusieurs et hiérarchie. Par gradus il faut entendre non pas grade mais pouvoir produire le "*pas constructif*" de la démarche analytique impliquée par un parcours. Il s'agit d'une "progression " à raison du transfert (mise en fonction du *sujet supposé savoir*, dynamique de supposition) qui "écarte la demande de la pulsion"¹ vers l'analyste; désir de l'analyste qui, comme "*point trou*" à l'inverse, ramène la demande à la pulsion. Dès la proposition de 1967 sur *Le psychanalyste de l'école* Lacan a souligné comme nécessaire la "distinction de la hiérarchie et du *gradus*".

Gradus est écrit en italique dans ce texte, pour insister sur la nécessité de l'établissement d'un parcours, fonctionnement des dispositifs et pas hiérarchie des personnes. Il a même un temps ironisé sur l'expression "pèse personne" en réaction aux pratiques d'homologation en vigueur à *l'IPA*.

Aux *CCAF*, il s'est agi, dès le début, de donner suite, à ce que *La proposition de 67* avançait pour éviter les risques de dérive de "*titularisation*", de hiérarchisation et du trafic auquel elle avait donné cours à *l'ECF* (AME, AE, membres).

Si le dispositif des cartels de pratique visait à fonctionner avec le cartel d'adresse, comme cartel "vecteur", c'était pour tenter d'assurer et d'assumer dans l'institution ainsi fondée, nous semble t-il, que ce qui manque à l'Un ne saurait être caché dans l'Autre. C'est cette disjonction entre vérité et savoir qui est sans cesse remise sur le métier et qui constitue le pari de l'impossible comme "Réel". Ce qui n'est pas la même chose que de les opposer, ainsi se met à l'épreuve que l'inconscient n'est pas un savoir su. Des « restes » rebelles à toute symbolisation, il y en a eu lors des derniers retours aux cartels d'adresse, mais, *est-ce-que pour autant ça a fait relance?*

Nous concluons cette réunion en nous accordant sur le fait que c'est la psychanalyse et sa transmission, en tant que praticable, qui constituent la toile de fond, la visée et le cœur de notre lien associatif. Sans cette perspective, le lien associatif ne peut que tomber, au mieux, dans des querelles vaines entre personnes, ou pire, dans l'ennui, et cela jusqu'à son délitement.

Il s'agit de relancer "*le désir de l'analyste*" avec ce qui en fait le bord- "*s'autoriser de soi-même et de quelques autres*"- en impulsant un fonctionnement démocratique et des dispositifs suffisamment créatifs. Mais il

¹ cf. *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, J. Lacan, Séminaire 1964, Seuil

nous semble que cela va de pair avec une mise à plat des nos signifiants associatifs qui ont organisé le discours et notre lien associatif jusque là.

Personne (*no one*) ne met en doute le désir de chaque membre des *CCAF* pour l'élaboration de sa pratique, mais il devient évident et urgent de questionner *ce qu'encombre* notre association pour que le désir de chacun, des uns et des autres puisse se retrouver dans un élan de transfert de travail susceptible de nous amener à investir des projets nouveaux.

C'est à cela que nous vous convions à penser en insistant sur le fait que nous sommes convaincus que nous avons besoin de prendre le temps qu'il faudra pour tenter d'entendre les uns et les autres. Nous faisons le constat que l'AG n'est pas le lieu qui facilite la prise de parole de chacun, nous avons besoin d'envisager d'autres dispositifs qui le permettent, tout en maintenant l'idée que la cartellisation convient à la transmission.

C'est pourquoi nous envisageons pour notre prochaine AG, une modalité de réunion qui permette que la parole circule autrement, en tout cas nous l'espérons...

Bien cordialement

Le Conseil

RETOURS , TOURS ET DETOURS

Retour de coordination 19 et 20 Septembre 2015

Notre travail inter-associatif, depuis deux années a vécu une cure de jouvence, les cartels ne pourraient-ils pas en bénéficier ?

Dans nos associations, nous vivons un repli défensif, nous faisons le dos rond aux attaques à la psychanalyse ; par exemple pour l'autisme ; le passage « dit obligé » par une formation de psychothérapeute, institutionnalisé en Italie. Ces changements de société ; d'une société : qui se targue de scientisme, d'évaluation, de normes ; nous touchent de plein fouet .

La situation italienne a eu un effet d'électrochoc . Une résistance s'organise...

Quel État, quelle loi déciderait pour une personne de ses choix, de sa liberté de pensée en lui imposant un aménagement thérapeutique de ses symptômes, de son mal être et en lui interdisant une liberté de penser, de parler chez un psychanalyste.

Mais les instances politiques nous interrogent sur les garanties que nous proposons à nos patients.

Détour italien : réponse aux autorités italiennes :

Admission de Sotto la Mole comme membre de l'I-AEP

(I- AEP: Inter-associatif européen de Psychanalyse)

La demande d'intégration de Sotto la Mole à l'I-AEP est acceptée à l'unanimité par les 14 associations constituant l'Inter-associatif.

Une par une, elles ont témoigné des effets de ce désir, tenu depuis plus de deux ans et soutenu de façon déterminée et pertinente pour la défense de la psychanalyse laïque lors des séminaires européens (Avignon 2013, Ravenne 2014, Paris février 2015, Turin mai 2015, Bruxelles, juin 2015, Paris septembre 2015), comme dans celui que Sotto la Mole a organisé avec brio à Turin en mai 2015. Les associations de l'Inter soulignent la chaleur des échanges, la qualité et la vitalité des interventions manifestant le positionnement de Sotto la Mole et son implication quant à la transmission du travail de l'inconscient pour un sujet en analyse, la formation des psychanalystes, la place de la psychanalyse dans les institutions et dans la cité.

Cette dynamique désirante a favorisé un resserrement des liens entre associations de l'Inter-associatif et dans chaque association. Elle permet à l'Inter-associatif de réinterroger sa propre position sur des questions actuelles concernant l'articulation du sujet au social et au politique en lien avec la question du pouvoir et de la liberté.

La Coordination de l'Inter-associatif européen de Psychanalyse,
Paris, 18/19 septembre 2015

Tour Grenoblois

Pré-argument actuel pour le Séminaire de l'IAEP le 4 Juin 2015 à Grenoble :

La notion d'acte analytique rend compte habituellement de l'effet opérant des associations de l'analysant et des interventions qui font interprétation de l'analyste sur la répétition du symptôme. Son cadre était jusqu'à présent celui dit de la cure-type. Mais, à la suite de Lacan, évoquant comme premier temps de l'acte : « supporter le transfert », cette dimension radicale n'est-elle pas à relativiser ? Est-ce un modèle idéal à maintenir en toutes circonstances comme temps ultime de tout travail engagé quel qu'il soit ? Dans la réalité, les pratiques tant du côté du cadre que du mode d'intervention sont très diversifiées. En quoi peuvent-elles être alors désignées comme psychanalytiques ? (...)

En ce qui concerne le cadre, du fait de l'évolution dans la manière dont s'exprime aujourd'hui la souffrance des sujets, le dispositif de la cure-type n'est pas toujours praticable d'emblée, ni dans la disposition divan-fauteuil, ni dans la fréquence des séances. Et ce temps qu'on pourrait considérer comme préliminaire peut durer longtemps. N'a-t-il pas sa singularité ?

En ce qui concerne les modalités d'interventions, confrontés à des sujets dont la consistance dans le parlêtre n'est pas suffisante pour faire un travail de libre-association, les praticiens ont recours au domaine inventif et varié des constructions fictives : lecture des symptômes, élaboration de situation traumatique, interprétation dans le sens ...

Par ailleurs, les analystes sont nombreux à intervenir hors de leur cabinet dans des institutions de soins, à caractère social ou éducatif .

Qu'est-ce donc qui singularise, dans ces conditions, la pratique d'un analyste par rapport aux autres réponses qui sont données aux symptômes aujourd'hui ? Plus particulièrement avec les méthodes qui se basent sur la suggestion : les psychothérapies.

Tour Martiniquais

Le Séminaire du G.A.R.E.P.F. de fin Décembre 2016 :

Le pré-argument *Transfert et lien social* rejoindrait et introduirait le questionnement du Groupe de Grenoble. « Nous souhaitons mettre en tension la question des liens transférentiels dans la cure (« cet amour artificiel », voire tromperie qui se heurte à la présence de l'analyste et son désir) - transfert dont la société actuelle ne veut rien savoir – avec le lien social aux Antilles, pris dans le discours capitaliste et ancré dans l'esclavage. Ce lien social particulier, de plus en plus en circulation dans les Sociétés Européennes serait-il en train de se généraliser ? » Le G.A.R.E.P.F. invite les associations à proposer des textes, voire avancer des idées qui enrichissent ce pré-argument. Les coordinations de septembre et de novembre apporteront-elles des réponses ?

Tour Turinois

Un 4° Colloque-Rencontre de l'**Unipsi**, auquel vous êtes convié, est en préparation pour le 14 Novembre 2015 .

Le séminaire de Mai 2015 à Turin, acte de résistance, se situait dans un lycée avec des jeunes : lycéens et des traducteurs (trébuchants dans leurs traductions). Les propos ont tenu compte souvent de cet auditoire non initié à la psychanalyse dans un esprit d'ouverture. L'analyse du malaise dans la civilisation actuelle des orateurs n'en a eu que plus de justesse .

Détour Gantois de Décembre 2014

Le *Geselschap* a interrogé la place de la psychanalyse dans la psychothérapie du fait de l'actualité belge comme du transfert, de la psychanalyse et de la société,

La participation de jeunes analystes est rassurante pour l'avenir de la psychanalyse et nous met en position de transmettre...

A noter notre expérience de groupe de travail clinique de quatre séances sur quatre week-ends dans quatre lieux - villes différents avec des personnes issues de plusieurs associations nous a permis une liberté de parole, liée à l'hétérogène et a rendu possible un travail d' après-coup intéressant.

Déléguée à l'IAEP !

Difficile d'en parler ; cela a l'air très mal venu aux Cartels...

La coordination est un lieu d'hétérogène ; d'écoute de l'autre dans sa différence de discours, d'association, de références théoriques ; d'échanges. C'est un lieu riche d'enseignement, de transmission ORALE.

A vous d'échanger, de théoriser sur cet apport éventuel.

Si notre assemblée générale pouvait accueillir notre hétérogène...dans des groupes de travail ou autre montage, qui permettrait à chacun de s'exprimer et d'amener ses propositions (même si nous ne sommes que quelque uns) ; qui sait?

A l'année prochaine.

Martine Lesbats-Aimedieu le 18.10.2015 Miramas

Correspondances

Rebonds à la lettre de Sean Wilder

Lors de la réunion de septembre du groupe *Caminantes*, nous avons lu la lettre de Sean Wilder et commencé à en parler. Nous avons envisagé d'écrire quelques lignes pour la réunion suivante, lignes partagées donc samedi 17 octobre et qui ont donné naissance à d'autres textes.

Par ailleurs, Claire Colombier a partagé la lettre de Sean avec Chantal Danjou qui a aussi écrit un rebond.

Ce sont ces différents textes que vous trouverez dans les pages qui suivent.

Caminantes : Nadine Collin, Claire Colombier, Estelle Denecé, Éric Didier, Marie Diebler, Han Victor Lu, Chrsitine Roosen.

Nous avons d'abord écouté la lecture de la lettre d'Estelle

LA FIÈVRE DU VENDREDI SOIR....

Sean,¹

J'ai rêvé t'écrire une lettre sublime aussi dense et portée longtemps comme on porte un enfant avant de le laisser venir, offert au monde. C'est ainsi que j'ai reçu cette lecture et je voulais ainsi te dire merci.

Mais non, que dalle ; macache, walou, rien, nada ! le chemin de mon écriture « plate comme un trottoir de rue ».²

C'est dire la déception et l'aridité de l'entreprise de t'en dire un petit rien du tout de mes moissons. J'étais même au bord du sommeil et de l'abandon, en train de déclarer forfait.

Alors j'ai convoqué quelques « amis de plume » à la rescousse : mais comment ne pas les trahir sans restituer l'intégralité de leurs écrits, de ceux qui nous intéressent là, autour de la relation, rencontre, le « care », prendre soin, le « thérapon » comme accompagnant du blessé de guerre ? Oui, nous avons eu avec Costas une discussion animée à propos du mot « *thérapon* ». Lui ne voulait pas envisager qu'un esclave puisse être une référence à une place possible d'un analyste.

Therapon : esclave, (prisonnier de guerre ennemi), qui panse les blessures du guerrier. Ceci m'amène à réfléchir en évoquant, imaginant les variations possibles du lien entre ces deux là : il peut se jouer d'abord une relation de haine, de méfiance, de mépris, d'indifférence, d'aveuglement...oui, au début, mais au plus près du feu de la bataille, il peut advenir un moment de bascule. Peut-on alors, alors, dans cet instant, envisager de l'amour ? (« De la certitude de la guerre à la probabilité de l'amour » Spinoza)

Je dirais oui.

Dans une fiction télévisée, c'est ainsi que cela se passe : deux hommes sont contraints à travailler ensemble (deux détectives) sur une affaire de meurtres en série. Au cœur de l'intrigue policière, une autre histoire se tisse, celle du lien entre ces deux hommes : celui qui croyait à la quête de la vérité (« True detective ») et celui qui n'en voulait rien savoir. L'un vit dans une austérité, une solitude liée à un passé tragique, l'autre installé dans une vie d'américain moyen, « normal » composant avec toutes ses petites trahisons quotidiennes. Après bien des péripéties, traversées ensembles, ils se côtoient et se haïssent bien et finissent par se séparer pendant 15 ans, l'affaire ayant été classée. Et puis celui qui ne voulait rien savoir apprend que l'autre poursuit sa quête de la vérité, après avoir quitté la police, et voilà qu'ils se retrouvent ! Ce fut une révélation pour moi, pourquoi venait-il le retrouver ? Là était le véritable

nœud, cœur cachés de l'intrigue. Il vient parce qu'il l'aime et consent à se déplacer du côté d'un plus de savoir. Qu'en est-il de celui qui reçoit, j'y reviendrai à la fin de cette lettre.

Je me souviens aussi de ce séminaire de l'I-AEP sur la passe, où j'ai entendu une voix émanant de l'assemblée dire, après deux journées d'échanges et de témoignages intenses et émouvants : « est-ce-que ce que nous avons entendu là, ce serait de l'amour ? » (je ne suis pas sûre de la formulation exacte dite dans cet instant là).

Instants uniques, imprévisibles, surprises données sans demande, sans attente, Etats de grâce.

C'est en affrontant un abîme d'inconnu ou plutôt en le laissant nous abîmer, nous entamer, affecter qu'une vérité de l'amour sans but, sans pourquoi, peut advenir ?

Jubilation, joie, tel le petit enfant qui danse en tourbillonnant juste parce qu'il éprouve la liberté de son corps à se mouvoir après tant de maladresse, de chutes.

Comme tu l'écris aussi ce *witz* qui soudain vient illuminer l'espace de la cure par des éclats de rire lorsqu'un acte de lapsus a donné lieu au jeu avec les mots, les maux.²

Instants précieux que ceux accueillis il me souvient dans une sorte de recueillement quasi sacré lorsqu'un jour lors de nos réunions, tu pris la parole pour nous dire, nous conter ton histoire singulière. Dans ce moment là, j'ai aussi reconnu une expérience semblable et je n'ai pas osé te le dire. Je connais peu de lecteurs de Saint Angèle de Foligno.

Même dans ce geste ici et maintenant où j'écris, ma main tremble (je laisse la faute de frappe) et ça palpite. Il faut être sage et fou pour oser dire ainsi. Ce fut un acte d'amour que nous avons partagé, *agapè* ?

Enfin, j'évoquerai et citerai une dernière belle rencontre avec un « ami de plume », Federico Garcia Lorca et son discours, oui, un dire au public à propos du *duende*.⁴

Là où de l'amour se révèle, se déploie, la mort est là comme pour intensifier l'événement, car il y a bien événement et il est tout autant porteur de vie, de désordre, d'excès, de « dépense improductive » et Georges Bataille vient me tapoter l'épaule pour me signifier que lui aussi en a tâté de « l'expérience intérieure ».

Ainsi, que s'est-il passé si je reviens à l'exemple de ces deux égarés dans une affaire où ils vont y perdre beaucoup, au risque de leur vie. Il n'y a pas de gagnant dans ce jeu. Du côté du savoir, cela se déplace. L'un consent à en savoir un peu plus, l'autre à se délester, se déprendre d'un trop de savoir traumatique avant de se séparer dans une extrême douceur, délicatesse. Ya d'l'amour, de cet amour qui ne possède rien, qui ouvre vers un ailleurs lorsque l'on ouvre les bras.

Voilà, Sean ce que ta lettre a permis : nous avons travaillé dans ce petit groupe « Caminantes » et nous avons cheminé en ta compagnie. Nous avons beaucoup parlé et ce qui est écrit là n'en est que les scories, mais si tu les regardes dans le noir, tu les verras scintiller telles des lucioles. Elles sont vers toi. Merci.

Estelle DENECE

- 1- le prénom Sean est une évolution du prénom anglais John dont la forme ancienne, Yehohanan, signifie « Dieu pardonne », « Dieu fait grâce »
- 2- *Madame Bovary*, G. Flaubert
- 3- J'ai pu trouver chez Anne Dufourmantelle, dans son livre *En cas d'amour* (éd. Payot) des éléments éclairants et forts pour venir nourrir notre réflexion. Je n'en citerai pas de passages, c'est plutôt une invitation à aller y voir.
- 4- Vous trouverez dans la rubrique Lire, voir, entendre du Courrier un extrait de ce texte.



Eglise San Francisco à Ripa, à Rome, dans une des chapelles :
la bienheureuse Ludovica Albertoni, un des joyaux de la sculpture baroque du Bernin

Nous avons longuement parlé à partir du texte d'Estelle, et nous nous sommes aperçus que nos propos rejoignaient ce que Sean a écrit sur le sujet sans moi. Vers la fin de la réunion, ce fut au tour de Claire de lire d'abord sa lettre à Sean puis le texte écrit pour la réunion de Caminantes.

Paris le 14 octobre 2015

Merci, Sean pour la lettre que tu nous a adressée et pour le travail dont elle est l'occasion pour moi et pour nous du groupe *Caminantes*.

Au cœur de cette lettre, cette « déclaration » : « *on ne peut être l'analyste de quelqu'un sans l'aimer* » qui à la fois emporte immédiatement l'adhésion tout en ouvrant nombre de questions que d'ailleurs tu ébauches dans les lignes qui suivent ta déclaration. Et j'ai emprunté bien des chemins, depuis la réunion de Caminantes où nous avons relu ton texte, commencé à en parler et décidé d'écrire quelques lignes sur ce que ça nous disait de notre pratique.

Cela a d'abord mobilisé des souvenirs de moments des CCAF, en premier lieu ce jour où tu nous as dit, d'une manière que tous ceux qui étaient présents n'ont pu oublier, ce que tu n'avais pas écrit dans ton livre¹. Mais aussi le colloque de Lille sur *Les dessous du divan* où avait été abordée la question des « abus du transfert ». Et le colloque de Tours où tu t'étais risqué à exposer ta pratique.

J'ai bien sûr pensé à ma pratique et à ce que je pourrais en dire et à ma grande surprise des propos et des références théoriques me sont venus, dont je ne ferai pas état ici. Puis il m'est alors venu quelques associations qui vont peut-être me permettre de rejoindre ton propos, d'y apporter ma note.

J'ai un moment travaillé avec une pianiste qui disait entendre chez chaque étudiant le son qui pouvait être le sien et qu'il n'avait pas encore. Cela orientait tout le travail qu'elle allait entreprendre avec lui. Et une partie du travail consistait à accepter ce son qui était le nôtre, à l'entendre pour le faire entendre, ce qui supposait de renoncer au son qu'on aurait aimé avoir et aussi aux jugements négatifs venant de l'écart entre ce son idéal et celui qu'on a. Ce qui ne peut se faire que parce que celle qui est en place de professeur, n'impose pas une manière de jouer, *sa* manière de jouer mais donne des outils pour qu'une manière de jouer encore inédite sorte de sa gangue.

Un autre chemin est celui de la poésie qui crée – ou devrait créer - des chemins dans la langue, loin des ornières où elle s'enlise le plus souvent, et combien souvent dans les écrits dits « analytiques ». Je pourrais dire que mes « lectures de travail » sont devenues depuis de longues années, des lectures de poètes et j'ai toujours sur le meuble proche de mon fauteuil, un recueil dont je lis, fort lentement, les poèmes avant d'« entrer en séance ». En ce moment, c'est *L'entretien avant la nuit*, anthologie des poèmes de Paul Farellyer, il y a eu souvent, longtemps, Rilke, beaucoup plus récemment, Chantal Danjou, mais aussi Charles Juliet, Jean-Louis Giovanonni etc.

Qu'est-ce que j'aime chez... il m'est venu de les nommer « ceux pour qui je suis patiente ». Les aimer, c'est sans doute être patient, savoir que le moment

viendra où se fera le pas, le passage, savoir ne pas le forcer tout en travaillant à le faire advenir.

Les aimer, c'est entendre alors même qu'elle est « voilée », leur voix, être à l'affût de ce qu'ils peuvent dire/être, de tout cet humain qu'ils portent en eux et qui toujours nous enseigne sur ce que c'est d'être homme.

Les aimer, c'est « prendre soin (*care*) » d'eux, - oui Sean -, être présent, accueillir cette part d'eux qu'ils ignorent encore avec cette part de nous que nous n'en finissons pas d'explorer. Et si la haine nous vient, je me suis toujours demandée si ce n'était pas « leur » haine, celle qu'ils ont d'eux-mêmes et de nous et qui n'arrive pas à se dire. Mais quand bien même ce serait la nôtre, elle nous permet de travailler, car seule l'in-différence est incompatible avec l'exercice de l'analyse.

Pourrais-tu, Sean, pourrions-nous, développer ce qui concerne cette haine dont je ne sais pas trop en te lisant si tu la situes dans les « avantages » ou les « risques » de l'amour. Elle a à coup sûr le mérite de n'être jamais tiède et de « ne pas lâcher ».

C.C.

1 Sean Wilder *Un sujet sans moi – Psychanalyse et expérience mystique* EPEL 2008

Dans un mail, je faisais la différence, reprise par certains d'entre vous, entre « l'amour des analystes pour certains de leurs patients » - amour dont il n'est alors pas précisé s'il est transgressif, de l'ordre de l'abus de transfert ou pas - et la déclaration de Sean que je reprendrais ainsi : « Il n'y a pas de l'analyste sans amour ». A charge pour nous de tenter d'en dire un peu plus sur cet amour-là.

Dans sa lettre, Sean, sans définir l'amour, nous donne tout de même des indications de la manière dont on peut entendre ce mot dans sa déclaration : « on ne peut pas être l'analyste de quelqu'un sans l'aimer ». Il propose deux termes, celui de « confiance » et celui de « care ».

Je parlerai d'abord du « care » auquel on pourrait associer le « holding » et le « handling » qui sont des composantes du « taking care ». Tous concepts qui nous renvoient au rôle maternel, ouvrant ainsi la question de savoir dans quelle mesure l'analyste est en position de substitut parental, pas seulement parce que le patient l'y met, mais parce que c'est une composante nécessaire du travail de la cure, et qui ne peut être opérante que « s'il ne s'y croit pas ».

Ce terme de « care » me paraît important pour pouvoir garder dans notre manière d'être analyste quelque chose de la notion de « soin », sans pour autant entendre celle-ci dans le sens plus habituel en France de « conduite thérapeutique » qu'elle soit d'ordre médical ou « psychothérapeutique ».

Je me souviens d'une auxiliaire de puéricultrice rencontrée dans les années où je travaillais en crèches hospitalières, et qui, dans ce contexte médicalisé où le soin est une action du soignant, défendait une autre conception du soin, « du prendre soin de » qui était aussi fait de temps de simple présence à l'autre, d'attention portée à, précisant que c'était d'ailleurs cette présence, cette attention qui faisait la valeur des gestes de soins plus techniques.

Il y a bien quelque chose de cet ordre-là dans la conduite d'une analyse : ce « taking care », cette manière de « porter » son analysant et c'est sans doute bien ce qui fait qu'on en rêve ou que la pensée nous en vient quand nous lisons ou regardons un film ou...

C'est sans doute aussi cette présence – là qui permet qu'il ait suffisamment confiance pour se lancer dans l'aventure.

Cette confiance, elle n'est pas dans un seul sens, et elle ne peut même exister que si nous aussi nous avons confiance dans la capacité de l'analysant à faire ce chemin, dans ce désir qui l'a conduit à formuler ce qui s'est avéré être une demande d'analyse. Ne sommes-nous pas les gardiens de ce désir-là jusqu'à ces moments, surtout dans ceux-là, où l'analysant le perd de vue ? Gardiens de ce désir, mais non forcément de l'analysant lui-même dont il faut consentir au départ, si nous voulons laisser ouverte la possibilité de continuer le chemin.

C.C.

Les textes qui suivent sont nés de nos échanges

Dans sa lettre de juin deux mille quinze, Sean Wilder mentionne dans l'avant dernier paragraphe la transmission *d'esprit à esprit* (par le corps, plutôt que par les concepts) dans le Ch'an et, *a posteriori*, le Zen. Creusons un petit peu dans ce tranché. Le Zen est, en effet, entièrement ancré sur la pratique : tous les moyens sont utilisés pour arriver à sa fin : l'Éveil. Ceci rejoint de plain-pied le fameux kôan¹ zen : « A quoi ressemble votre visage avant la naissance de vos parents ? », kôan sensé guider le sujet vers l'idée du vide, de la vacuité.

La pratique est donc la *finalité* même du Zen, constituant sa praxis : la réalisation vient de la pratique et la pratique se trouve dans la réalisation. Comme dit très justement le philosophe : « La béatitude n'est pas le prix de la vertu, mais la vertu elle-même »².

¹Sorte d'énigme absurde qui a pour fonction de faire sortir le pratiquant de ses normes de logique quotidienne afin de le mettre dans un état *autre*. C'est une pratique caractéristique de la tradition « Rinzaï » du Zen dans laquelle le disciple fait face au maître qui l'interroge par des énigmes (le « Rinzaï » est l'une des deux grandes traditions du Zen, l'autre étant le « Soto »).

²Baruch SPINOZA, *Éthique*, Livre V, proposition 42.

Dans le *Traité de Bodhidharma*³, un disciple demande à son maître : « Apprenez-moi à apaiser mon esprit ». La réponse fut, « Apporte-moi ton esprit, et je l'apaiserai pour toi » ; « Veuillez simplement l'apaiser pour moi ! » insista le disciple. Le maître lui explique alors que c'est comme s'il demandait à un tailleur de lui couper un vêtement. Le tailleur ne pourra commencer à couper que lorsque qu'il lui aura fourni la soie. Sinon comment pourrait-il découper le vide pour lui ? Et, le maître poursuit, « Puisque tu ne peux m'apporter ton esprit, je ne sais quel esprit j'apaiserais pour toi. Je ne puis, à dire vrai, apaiser l'espace. »⁴ Comme le dit Gilles Deleuze, l'« esprit est identique à l'idée dans l'esprit »⁵. L'esprit est une fiction que nous créons à chaque fois que nous y pensons, nous le prenons pour quelque chose de réel alors qu'il est seulement une idée de notre imagination, c'est-à-dire une bulle. C'est ce qu'un certain Shan-hsiu, l'un des disciples du cinquième patriarche du ch'an, Hung-jen, n'avait pas compris. En effet, dans le poème qui devait l'amener à succéder à son maître, Shan-hsiu écrit :

Notre corps est l'arbre de la Bodhi⁶
Et notre mental est un miroir brillant ;
Nous les nettoyons sans cesse avec soin
Et ne laissons pas la poussière s'y amasser.

Il veut dire dans ce poème que nous devons méditer sans cesse pour effacer les « poussières », i.e. les pensées, qui s'accumulent continuellement dans notre esprit, rendant « impur » ce dernier. Il y a ici encore un attachement au mental et au corps. Par contre, dans le poème de Hui-neng, le petit cuisinier du temple qui deviendra le sixième patriarche, transparait la compréhension de la vacuité :

Il n'y a pas d'arbre de la Bodhi,
Aucun miroir brillant n'existe là.
Puisque tout est vide,
Où la poussière peut-elle se déposer ?

Il y a donc apparition et disparition des phénomènes sans *rien*, aucun arrière monde auprès duquel nous puissions nous référer.

³ Bodhidharma est celui a apporté le bouddhisme d'Inde en Chine. Il est considéré comme le fondateur du bouddhisme dite du Ch'an, qui deviendra le Zen une fois passé au Japon.

⁴BODHIDHARMA, *Le Traité de Bodhidharma*, Traduction de Faure B., Éditions Le Mail 1986, p. 130.

⁵DELEUZE Gilles, *Empirisme et subjectivité*, PUF 1998, p. 93.

⁶L'arbre sous lequel le Bouddha est dit avoir atteint l'Éveil.

La vacuité s'illustre notamment à travers l'art du tir à l'arc. Dans cette forme de méditation se trouve l'idée qu'il faut au fond viser soi-même pour atteindre parfaitement sa cible. Le tireur et la cible doivent faire un : cet état ne peut être atteint que par l'abandon par l'archer de son Ego⁷. Le non-soi n'est donc pas une notion philosophique mais une expérience pratique. Car le non-soi est le « vrai-soi » qui est *actif*, tandis que le soi objectifié, c'est-à-dire l'Ego, « mon soi », est passif.

Selon le Zen, le « vrai-soi » adviendra quand nous considérerons nos pensées comme les nuages passagers qui s'en iront vers d'autres cieux, tandis que la vacuité, symbolisée par le ciel bleu, est toujours présente. Il pourrait y avoir autant de nuages que nous voulons, nous savons qu'il y a toujours du bleu au-dessus d'eux. Le « ciel bleu » c'est le vide, le « vrai-soi » : nous avons trop tendance à l'oublier, la plupart n'en ont même pas connaissance, mais croient que quand il y a nuages il n'y a pas de ciel bleu. C'est comme cela, selon le Zen, que nous devons comprendre le « vrai-soi » qui n'est pas lui-même un soi mais vacuité. Voir son vrai-soi c'est, partant, voir dans sa propre nature, c'est-à-dire le vide : comparable à l'épluchage d'un oignon où, au final, il ne restera rien.

Ne peut-on comprendre le vrai-self de cette façon, c'est-à-dire comme « vide », libre et spontané, alors que le faux-self est calqué sur d'autres ?

Le Zen répond à la question « de quoi devons-nous nous libérer ou détacher ? » en allant au-delà de celle-ci. Il n'y a plus de séparation entre le ici où nous nous trouvons et le là-bas où nous devons aller pour nous libérer. Bodhidharma dit : « Quand vous êtes dans l'illusion cette rive⁸ existe. Quand vous êtes éveillé, elle n'existe point ». Et, « ceux qui voient l'autre rive comme différente de cette rive ne comprennent pas le Zen ». En effet, « elles ne sont pas la même et elles ne sont pas différentes ». C'est que les gens distinguent l'illusion de l'éveil. Quand nous sommes dans l'illusion il y a un monde auquel échapper. Quand nous sommes éveillés, il n'y a rien à quoi échapper⁹. Bodhidharma répond ainsi au bouddhisme ancien qui sépare toujours le sujet et l'objet, et où il y a encore des étapes à franchir, les buts à atteindre. A cela le Zen oppose l'impartialité du Dharma, la Loi Universelle. A la lueur de cette impartialité, le sage ne se différencie pas du mortel¹⁰. Ainsi : « Voir la vie comme différente de la mort ou le mouvement comme différent de l'immobilité c'est être

⁷HERRIGEL Eugen, *Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'art*, Dervy - livres 1970, p. 8.

⁸L'expression « aller sur l'autre rive » signifie atteindre le Nirvâna ; « cette rive » veut donc dire « dans ce monde-ci ».

⁹In *The Zen Teaching of Bodhidharma*, traduction de Red Pine, North Point Press 1989, p. 51.

¹⁰Le sage est « immortel » dans le sens où il a compris la relativité de la vie et de la mort.

partial¹¹ ». Être impartial veut dire voir la souffrance¹² comme *non* différente du Nirvâna, parce que *la nature de chacune est vide*. C'est l'idée que le *Samsâra* n'est pas différent du Nirvâna. Cela peut être illustré par l'exemple du moine atteignant l'éveil au moment de l'orgasme avec une prostituée. Le moine et la prostituée, le « Nirvâna » et le « Samsâra ». C'est par le Samsâra qu'on atteint finalement le Nirvâna : c'est dans le monde même qu'on s'éveille, le monde n'est pas différent de l'Éveil. Le monde représente la condition de possibilité de l'Éveil.

Contrairement au bouddhisme ancien, le bouddhisme Zen va au-delà de la dichotomie entre l'ignorance et la connaissance. Le premier procède par étapes, distinguant notamment celui qui a atteint l'Éveil de celui qui est encore dans le processus et, enfin, de l'homme ordinaire, c'est-à-dire celui qui s'abandonne à la négligence. Dans ce schéma, celui qui a atteint le Nirvâna n'est, par définition, plus un homme ordinaire, car il vit avec délices dans la retraite du monde. Cet idéal se résume par cette exhortation du Bouddha :

S'asseoir, se reposer, travailler.
Seul avec nous-même,
Ne jamais s'épuiser.
Au bord de la forêt.
Vivre joyeusement,
Sans désir.

Le Zen, par contre, ne distingue pas, ne distingue plus entre l'ignorance et la connaissance, il dit : « quand un homme ordinaire atteint la connaissance, il est un sage ; quand un sage atteint la compréhension, il est un homme ordinaire ». Ceci signifie-t-il que l'homme ordinaire et le sage sont mis sur un pied d'égalité ? Non point, seulement que le sage peut être « ordinaire ». Nous pouvons illustrer cela par l'anecdote que raconte Martin Heidegger à propos d'Héraclite accueillant les invités étrangers. Ces derniers, voyant le sage d'Ephèse se chauffer à un four de boulanger, furent surpris, car ils s'attendaient à le voir dans la posture du chef-d'œuvre de Rodin. Alors Héraclite les incita à entrer en leur disant : « Ici aussi les dieux sont présents », voulant dire par là que la sagesse n'a pas de visage préconçu. A travers cette anecdote nous pouvons comprendre ce que signifie l'énoncé plus haut : la sagesse n'est pas liée à une certaine présentation extérieure mais repose sur une réalisation intérieure. C'est dans ce sens que le philosophe taoïste Tchouang-tseu dit : « La foule

¹¹In *The Zen Teaching of Bodhidharma*, p. 51.

¹²C'est-à-dire le *Samsâra*, le cycle des vies et des morts que seul le Nirvâna peut affranchir.

ignorante se croit éveillée en distinguant le prince d'un berger. Quel préjugé ! »

Nous pouvons illustrer cela également par l'énoncé de Socrate « je sais que je ne sais rien » : il n'y a pas de différence entre Socrate et l'homme ordinaire, tous deux ne « savent rien », mais la distinction réside dans le fait que l'homme ordinaire tout en ne sachant rien *croit* toutefois qu'il sait, alors que Socrate *sait* qu'il ne sait pas. La différence entre le sage et l'homme ordinaire se trouve dans ce *gap qualitatif* qui, en surface, semble similaire pour l'œil inattentif mais qui, en réalité, change fondamentalement les choses. Le Zen insiste sur l'absence totale d'un quelconque concept d'arrière monde, d'une opposition platonicienne entre un monde phénoménal et celui des Idées. Ici, nous restons complètement dans l'immanence : la véritable différence se fait seulement dans la rigueur et l'attention / concentration, c'est-à-dire dans le Zazen (« méditation sans objet »). L'homme ordinaire est celui qui manque de concentration. Le sage est celui qui se concentre sur chacun de ses actes. Car, quand il y a manque de concentration, l'homme est pris dans les tourments du monde et, pour se défendre, il crée un soi, puis si cela ne suffit pas, un Dieu.

Han Victor Lu, Paris, le 18 octobre 2015

L'analyste, dès la première rencontre, éprouve de la sympathie car il sait qu'il y a une communauté de destin entre lui et chaque humain : celle, comme l'écrit si bien Pascal Quignard, d'être privé de l'instant de son propre commencement et de celui de sa propre fin. Et qu'avec pareil héritage, il faudra bien avancer clopin - clopant. Mais l'analyste sait aussi, s'il a accompli son travail d'analysant, ce qu'est l'altérité et jusqu'où elle peut aller, sans en être scandalisé ou pétrifié et qu'il y a au contraire de quoi introduire du JEU entre communauté et altérité, de les faire jouer ensemble. Pour ce qui est de l'Amour avec ce grand A opaque, il ne me paraît pas approprié à la cure analytique, sauf si précision est faite sur l'instant et le petit quelque chose qui déclencherait un tel sentiment de l'analyste vers le-la patiente. Il peut arriver en effet que surviennent des paroles qui ont le pouvoir de produire un instant la dissolution effective du Moi de l'analyste qui, comme chacun sait, n'est pas moins tenace que celui de la boulangère. Il peut arriver que dans ce cas de figure, nous ne puissions plus émettre (enfin?) qu'un seul mot, le plus beau de la langue, un OUI sans aucune restriction à ce qui vient d'être dit. Quand il n'y a rien d'autre à prononcer que ce mot, une gaieté et même une joie, un instant éphémère ô combien peut saisir les deux partenaires. La gaieté d'être vivant seul et à plusieurs.

Éric Didier

Je viens de prendre connaissance du très beau texte de votre collègue Sean Wilder. Il me touche énormément. En le lisant, je suis frappée d'emblée par l'emploi de certains mots et expressions tels « libération de la pensée », « rencontres », « transmission » pour ne retenir qu'eux. Frappée aussi par sa posture qui rejoint celle parfois de l'écrivain, à savoir qu'à mon avis la lecture, théorique et même dans mon cas, littéraire, doit rester en retrait par rapport à l'écriture en prise directe avec la sensation et l'émotion, ouverte aux rencontres plurielles - l'autre, l'environnement, le paysage, la couleur, la forme, la lumière, l'ombre, le temps, le rêve, le langage – poreuse aux extrêmes mobilités de ces rencontres, un seul des éléments pré-cités pouvant modifier l'appréhension que l'on peut avoir d'un autre. Oui, l'analyse théorique doit rester secondaire, la création du lien au fur et à mesure qu'il a lieu devant pouvoir se faire sans contrainte exagérée - et il y a de la création à l'œuvre dans toute rencontre - pour éviter le parasitage, l'emprise de la théorie sur le vif et sur le vivant. Je dirais aussi que ses propos m'interpellent dans le cadre de mon travail auprès des étudiants et de ces sciences de l'éducation par lesquelles « on » voudrait nous faire voir la pédagogie et plus largement la transmission. Car il me semble alors percevoir pour les sciences de l'éducation des référents parfois trop rigides, liés aux facteurs socio-économiques, à la pratique comportementaliste. A cela je préfère privilégier l'expérience empirique, l'écoute y compris la résonance des mots, redonner la part de l'étonnement, celle du travail sensible et silencieux qui s'opère. Je reprendrais volontiers alors la phrase « On ne peut pas être l'analyste de quelqu'un sans l'aimer » en l'ajustant au contexte : « on ne peut être le formateur de quelqu'un sans l'aimer ». Revenir à la singularité de la personne me paraît à ce titre fondamental.

Chantal Danjou

Écrivain, critique littéraire, fondatrice de l'association *La Roue Traversière*. Elle intervient dans des IUFÉ sur la lecture et l'expérience poétique et c'est dans ce cadre qu'elle a été amenée à développer son intérêt pour la psychanalyse.

Écrits

PSYCHANALYSE ET (OU) ACTION POLITIQUE

Albert MAÎTRE

Depuis déjà quelques décennies les psychanalystes ont relevé une évolution dans la manière dont s'exprime la souffrance des sujets qu'ils reçoivent dans leurs cabinets. Les états d'angoisse, de dépression et d'addictions semblent prévaloir sur la clinique des névroses qui passait pour l'indication élective de la psychanalyse.

Cette clinique actuelle est l'expression d'une difficulté à pouvoir penser l'absence de l'objet et encore plus son deuil. Elle a été imputée, par de nombreux auteurs, aux effets du développement des techno-sciences et à leur production envahissante d'objets réels ou imaginaires. Semble donc se vérifier ce que Freud avait indiqué dans la *Massenpsychologie*, l'incidence de l'environnement sur la condition du sujet.

Si les modalités du lien social ont une telle incidence sur le symptôme, ne devons nous pas, alors, prendre en compte un déterminisme d'ordre politique qui nous amènerait à modifier notre façon de penser la causalité psychique et l'acte analytique ? C'est ce à quoi nous invite à penser le livre de Pierre Eyguesier intitulé *Psychanalyse négative* (1). L'incidence du social sur le déterminisme du symptôme nous incite donc à examiner les relations de la psychanalyse et du politique, voire à envisager une mise en continuité de leurs champs, et à penser en quoi cela pourrait modifier la pratique des psychanalystes.

Pour contribuer à ce débat un certain nombre de remarques s'imposent que j'aborderai par les aspects historiques de la clinique, puisque Pierre Eyguesier considère : » que la névrose est une capitulation de la pensée devant la parole officielle... » d'une idéologie dominante.

HISTOIRE ET CLINIQUE

Les névroses et plus particulièrement l'hystérie ont une longue histoire. Doit-on rappeler que les premières descriptions de celle-ci, ainsi que sa « théorie psychopathologique », certes imaginaire, remontent à l'antiquité égyptienne ? Qu'en suite, l'hystérie a subi les pratiques de l'Inquisition et ses prolongements jusqu'au XVIII^e siècle, pour redevenir au XIX^e siècle l'objet de la médecine en étant alors réduite à un phénomène d'autosuggestion, voire de simulation. Un fil parcourt les avatars historiques de cette névrose, le désir de se faire entendre au delà de ses manifestations polymorphes adressées à celui qui semblait savoir. Plus précisément, la demande était de connaître d'où le maître détenait le savoir qui lui conférait son autorité. Et la manière de l'interpeller n'était-il pas de faire apparaître son imposture ou son impuissance ?

Les manifestations polymorphes au cours du temps de la névrose la plus commune relèvent donc d'une interpellation des différentes expressions du discours du maître et des formes de domination dans le social. C'est pourquoi elles ne peuvent être réduites aux formes actuelles que celles-ci prennent dans l'idéologie néo-libérale, bien que celle-ci leur donne une coloration spécifique. En effet, l'inflation de la notion de dépression dans le monde médical est apparue après que la crise économique de 1929 ait été qualifiée de dépression. Ajoutons qu'une des manifestations actuelles de l'hystérie, la fibromyalgie défie une nouvelle fois le savoir médical et peut apparaître comme un refus de fournir sa force de travail. Alors que ce qui se convertit ainsi c'est un empêchement de la possibilité de l'acte soit de maintenir le désir insatisfait.

La contribution de Marx concernant le symptôme fut de montrer sa dimension sociale et surtout son essence conflictuelle. Il est peu probable que Freud ait trouvé là son inspiration pour dépasser la conception médicale du symptôme. Elle lui est venue en acceptant de représenter l'adresse du discours de l'hystérique. Rappelons que dans un premier temps il lui attribua une cause sociale et familiale avec sa théorie de la séduction, avant d'appréhender sa complexité et plus particulièrement sa fonction de refouler le désir inconscient. C'est pourquoi le symptôme ne peut pas être réduit à un effet de la répression qu'exercerait un pouvoir familial ou social. Il est un acte du sujet. Et si celui-ci tient à son symptôme, c'est qu'il le représente et comme désir et comme modalité de séparation de l'objet. Ce que nous a appris le petit Hans, c'est aussi que le symptôme est invention, création, modalité de travail psychique pour traiter l'angoisse qui affecte un sujet à un moment de son existence.

Certains auteurs (Melman) objecteront que, précisément, la clinique de notre temps se caractérise par une disparition du symptôme au sens où les psychanalystes l'entendent, au profit de manifestations de souffrance telles l'angoisse, la dépression et les addictions. En somme le sujet, du fait de l'immixtion des objets dans sa réalité, verrait ses capacités dépassées à construire symptomatiquement une limitation à la jouissance qu'ils induisent. De fait le sujet contemporain se débattra dans une défense incessante contre une identification à l'objet de la jouissance de l'Autre, soit d'une certaine forme de mélancolisation.

Ces constatations reflètent en effet ce que les psychanalystes sont amenés à entendre dans leurs pratiques. Ils peuvent se sentir désemparés devant des sujets qui se plaignent de leurs souffrances, de leurs conditions existentielles, sans « associer » et sans pouvoir concevoir l'existence d'une Autre scène et la dimension du transfert. Ils peuvent éviter leur désarroi en considérant que ces états ne sont pas des indications de la psychanalyse, ce qui réduirait celle-ci à un « traitement » des névroses et à la formation des analystes. Mais pour peu que la plainte ait un lieu d'écoute, la demande qui la sous-tend sera alors susceptible d'être entendue dans son aspect transférentiel. Donnant ainsi un lieu à la répétition, dont l'interprétation pourra faire entendre la dimension de l'Autre scène et un passage à l'analyse.

Ce qui apparaît dans cette évolution, c'est un déplacement de la clinique dans le sens du discours de l'hystérique, soit une production de symptômes névrotiques. Cette transformation de la clinique de la demande, du fait du désir de l'analyste, est en fait celle identifiée par Freud dans sa distinction entre névroses actuelles et psychonévroses de défense.

Ainsi la problématique du symptôme est complexe. Si l'idéologie dominante d'une époque peut déterminer son aspect manifeste, le symptôme demeure au fond une écriture du sujet, une invention, pour faire bord au réel de l'angoisse. C'est sa lecture, rendue possible par le transfert, qui peut permettre l'élaboration de modalités moins aliénantes de séparation de l'objet. Réduire le symptôme au seul effet d'une domination sociale réelle reviendrait à court-circuiter ce qu'il a de singulier et, qui plus est si l'analyste suggère au sujet que sa résolution ne consisterait qu'à rejoindre un combat collectif contre cette domination. Me revient en mémoire les pitoyables années du maoïsme en France où était asséné que la Chine de la révolution culturelle avait réglé le problème de la folie par la lecture éclairée du petit livre rouge.

POSITIONS DE L'ANALYSTE

L'éthique qui prévaut à son acte le place en position d'excentricité par rapport à quelque idéologie dominant un moment de l'histoire. Ceci ne lui confère en rien une extra-territorialité comme le montre le sort que réservent les régimes totalitaires à la psychanalyse et aux psychanalystes. Cette excentricité n'est pas une neutralité, fut-elle bienveillante, à l'égard du social et des drames de l'histoire mais une nécessité pour que puisse se manifester, pour un sujet, la dimension de l'Autre scène. Accueillir une parole singulière, la solliciter et l'entendre comme telle, comporte en soi quelque chose de subversif par rapport au discours normatif propre à tout groupe social.

Ce désir de l'analyste permet à celui qui s'adresse à lui de parler en son nom propre. Nous constatons par notre pratique que ceci a des effets dans la vie familiale et sociale des sujets. La psychanalyse a donc des effets politiques, peut être moins visibles et radicaux que ceux auxquels aspirent les vagissements des belles âmes devant la méchanceté du monde, mais plus singuliers et donc plus réels.

Cette position peut être taxée d'indifférence aux malheurs de nos semblables ou comme une reconnaissance des limites de l'acte du psychanalyste. Le psychanalyste, comme nous y invite Pierre Eyguesier, ne devrait-il pas afficher un engagement politique contre l'idéologie dominante et répressive pour apparaître aux côtés de l'analysant dans le combat contre le capitalisme ? Ce que produirait une telle posture, ce serait une identification au Moi-Idéal de l'analyste. Curieusement, on se retrouve avec les mêmes effets que ceux que Lacan, en son temps, avait stigmatisés chez les tenants de l'égo-psychologie. Pas étonnant, dans la mesure où les critiques de gauche et de droite de la psychanalyse se rejoignent en témoignant d'une méfiance vis à vis d'un

Inconscient, entendu comme radicalement Autre et, de fait, ces contestations privilégient la dimension moïque comme le dénote l'appui qu'elles prennent sur la psychologie et la philosophie.

Il me semble que notre tâche est d'abord de permettre à un sujet de se libérer de la servitude volontaire à laquelle le prédispose la névrose. Faire état de ses croyances, quelles qu'elles soient, suggère une identification au Moi-Idéal de l'analyste et fait obstacle au dénouement de la névrose de transfert qui est, rappelons-le, la visée d'une cure.

Sur le plan de la pensée politique, on peut se demander si la cause du malaise dans la civilisation peut se réduire à la dénonciation d'un pouvoir anonyme, tel le capitalisme. Marx, fin observateur, nous rappelle que le capitaliste rit. S'il rit, c'est qu'il n'est pas une entité abstraite mais un sujet. Il jouit de sa domination et de l'envie et donc de l'identification qu'il suscite chez le prolétaire devant son insatiabilité prise comme un désir sans limite. Ce qui explique non seulement qu'on le tolère, mais qu'on travaille pour lui, qu'on consomme pour lui. En bref qu'au fond de son aliénation, on s'est identifié à lui parce qu'on prend part à sa jouissance. Ce qui rend compte qu'il règne sans partage et que ça peut durer encore longtemps, au moins jusqu'à l'épuisement de cet emballement maniaque qui caractérise l'économie mondialisée.

EN GUISE DE CONCLUSION PROVISOIRE

Sans nier l'incidence d'une idéologie dominante sur la condition du sujet, il me semble que champ psychanalytique et champ politique doivent demeurer distincts dans la pratique de l'analyste. D'une part parce que l'idéologie n'affecte que l'aspect formel du symptôme, soit ses composantes imaginaires et symboliques, alors que celles du réel relèvent du manque de l'Autre, quelques soient ses représentations, ce que forclos toute promesse politique. D'autre part, c'est ce réel qui est l'enjeu de la fin de la cure et du dénouement de la névrose de transfert. Tout ce qui peut apparaître comme un désir particulier de l'analyste suscite l'identification du 3^{ième} type décrite par Freud et contrevient à la fonction opérante du désir de l'analyste sur la névrose de transfert.

Est-ce pour autant que l'analyste doive demeurer indifférent aux vicissitudes de l'histoire ? Il est clair qu'il ne peut qu'œuvrer à la transposition dans le social de ce qui fait la spécificité de sa pratique : la liberté de parler et donc de s'opposer à ce qui la menace, sans être dupe de cette notion de liberté qui consiste d'abord à prendre la mesure de ses aliénations subjectives et des répétitions qui caractérisent sa jouissance. Cette prise en compte du politique a conduit de nombreux collègues à prendre part aux mouvements d'opposition aux directives réactionnaires dans le champ de la psychiatrie. Mais il me semble que la psychanalyse représentera toujours pour un pouvoir politique quelque chose d'embarrassant, voire de menaçant dans la mesure où elle se défie de toute Weltanschauung, qui anime nécessairement le discours politique

où se pointe souvent à l'horizon l'avènement d'un homme nouveau. L'histoire du XX ième siècle ne nous laisse aucun espoir sur ces paranoïas sociétales. L'espoir ne résiderait-il pas dans l'évolution vers une maturité politique des sujets, au un par un, pour permettre un lien social qui relèverait alors du moins pire ? Les échecs des tentatives d'importation de la démocratie dans des pays où la tyrannie a sévi pendant longtemps inclinent à le penser.

QUEL AVENIR POUR LA PSYCHANALYSE ?

Les conditions de la pratique de la psychanalyse ont et ne cesserons de varier en fonction de la part attribuée à la parole dans une société donnée. Contrairement au pessimisme ambiant chez les psychanalystes, la psychanalyse, si elle demeure un accueil et une pratique de la parole répond à une nécessité propre au parlêtre et c'est ceci qui ne cesse pas de la susciter comme adresse. Puissent les psychanalystes être à la hauteur de cet enjeu dans un temps qui prête à la mélancolie du sujet.

1 - Pierre Eyguesier, *Psychanalyse négative*, 2015, éditions La Lenteur.

DÉSIR ET MORTIFICATION AU MASCULIN

Il y a quelques années dans une chambre d'hôpital, une voix suppliante et impérative m'exigeait:

Vous écrirez un jour quelque chose sur notre secret?

Notre secret ?

Oui, n'ayez pas l'air étonnée, il n'y a que vous qui le savez.

Et, que devrais-je écrire ?

Qu'un homme devient homme quand il ne bande plus

Je ne sais plus qui a souri le premier, nos visages, dessinant une joie étrange, nous avaient fait don de ce dernier regard. Notre échange s'est échoué là, comme un bateau sur le sable de l'énigme des derniers mots prononcés. Il me semblait que par mon silence j'avais consenti à garder *le secret* pour un jour peut être, je ne dirais pas le dévoiler, mais le découvrir, au moins un peu. Puisqu'au fond, que savais-je de ce secret contenu dans cette formule à l'allure de synthèse qui viendrait toucher un fond de vérité de tout un trajet d'analyse?

Le quotidien de la pratique de l'analyste est celle de l'analyse du transfert, mais elle n'a rien d'ordinaire et quand l'inouïe de la vie nous fait grâce et qu'on peut entendre la puissance de ce qui se trame et de ce qui se crée dans l'espace de *l'entre-deux*, alors on ne peut que l'aimer.

Le psychanalyste n'a rien à faire dans l'institution me répliquait récemment un collègue italien tout en exprimant son émotion pour l'invasion du comportementalisme dans son pays. Il est vrai que cette situation tourne mal, elle même désastreuse, mais quand la vie en donne l'occasion et qu'elle nous y amène, on se souvient que ces lieux institutionnels, désormais désertés des analystes, sont fréquentés par des hommes, des femmes et des enfants, des avatars de la vie qui crient, chacun à sa façon, leur subjectivité abimée.

D'où leur vient ce savoir sur la complexité de la souffrance qui ne les laisse pas se conformer à la bonne pilule et aux paroles thérapeutiques compassionnelles? Ils feront Appel encore et encore à l'analyse jusqu'à obliger leurs *psy* à devenir analystes. Je conviens que mon espoir pour l'avenir de la psychanalyse reste fort optimiste.

Des lieux...

Je dois à une analysante de m'avoir sortie de mon cabinet en me demandant de me rendre à sa chambre d'hôpital qu'elle n'allait plus quitter, et que nous puissions poursuivre nos séances jusqu'au bout... Elle avait parlé de son

chemin d'analyse à ses proches dont son oncologue. Depuis, d'autres sont venus, le corps atteint et la parole nouée. Pour eux, le temps a cessé d'être éternel...

Cette clinique du corps à l'âme brisée m'aura amenée dans un autre lieu, médical cette fois-ci où se rendent des patients d'oncologie urologique. Là, je rencontre des hommes à la voix troublée souvent surpris de se trouver, malgré la pudeur, pris par l'impérieuse nécessité de parler à quelqu'un. Ils traînent leur corps, à moins que ça ne soit le corps qui les traîne. Certains sont plutôt jeunes... Mais, qu'importe l'âge ? Le temps est devenu intemporel, le vieux se voit en petit enfant et le jeune a étrangement vieilli.

La maladie? Personne n'en veut. Elle ne touche que les biens portants, un jour tout va bien, et le lendemain c'est la nuit, la bascule dans un autre monde, le médical et ses institutions bien sûr, mais aussi dans cet autre monde de l'ailleurs intime où se cimente la signifiante subjective du corps et de l'âme pulsionnelle.

Ce qui est touché c'est l'organisme du *corps* dans sa réalité structurée des organes et de chair. Mais on sait bien que ce corps ne vit que par la grâce de la langue tout en préservant ce qui l'a précédée et qui reste inscrit à jamais dans sa mémoire vivante.

Le corps est un étranger

Personne ne semble sortir indemne de l'atteinte qui marque le corps. La première *perte*, mais d'autres vont suivre, est celle de l'insouciance du corps, de la légèreté que procurait le fait de pouvoir l'ignorer. Tant que le corps restait silencieux, il suivait tant bien que mal le désir, les projets, la vie. Tout d'un coup, c'est lui le Maître et la vie tournera autour de lui, à sa guise. Le corps devient étranger, on le craint, on le rejette, on lui en veut.

Le miroir qui projetait l'image quelque peu idéalisée se brise et l'on peine à se reconnaître dans celui qui panique et qui fait trembler *l'être du corps* en entier. Le moi-je désorganisé menace de tomber en miettes.

Des fissures font des brèches, ça pulse, il faut trouver une adresse, un lieu fiable pour poser le corps et tenter de le retrouver.

L'homme est touché, pas n'importe où, mais au cœur de sa génitalité, lieu symbolique et signifiant de sa virilité. Il faudra faire un choix : *l'ablation* ou le traitement chimique qui sauve, tout en maintenant vif le risque d'invasion de la maladie. Dans les deux cas, des séquelles, dont le spectre majeur est l'impuissance, forment partie du lot peut être inévitable. Quel choix alors ? *La castration chimique* temporaire, ou alors *la castration définitive*? Cela

ressemble bien au choix mortifère imposé par la double contrainte (*double bind*) : « *les couilles ou la mort ?* »

De vie et de mort...

La traversée de l'épreuve semble lointaine et pourtant chacun fera de son mieux pour se frayer un chemin dans l'analyse avec puissance et presque sans hésitation. Le temps des préliminaires et du semblant semble obsolète, la parole vive lâche les mots avec férocité. La rage, la culpabilité, la honte rongent le corps et celui qui l'anime jusqu'à la moelle. Le corps devient énigme. C'est une question de vie et de mort, *du corps? De la jouissance charnelle? De ce qui fait de l'homme un homme ?*

Le risque majeur reste celui de mourir sans vie.

Après l'ablation « je serai un homme moins quelque chose » dit le protagoniste du roman de Tahar Ben Jelloun¹, il deviendra un homme châtré à qui on aura enlevé la prostate, mais juste ça, rien d'autre, il y aurait de quoi se rassurer. Pourtant *le moins quelque chose* à perdre par la *chartration* (pour la différencier de la castration) va bien au-delà de la perte de l'organe et de ça, chaque analysant en fera sa boussole dans son trajet.

Du divan, une voix interpelle la pensée:

« *Saviez vous qu'à notre époque moderne il y a encore des eunuques ? Certes ils ne sont pas puissants et désirés par leur statut comme au temps des émirs. Mais la question se pose de savoir si l'eunuque d'aujourd'hui est un homme mort ou vivant au milieu du harem* »

Je ne saurai mieux formuler sa question et la réponse qu'elle contient, d'autant que sa formulation éclaire d'un sens nouveau le mot *harem*. Ce lieu réservé aux femmes et concubines du *Seigneur* était le lieu interdit aux hommes. Sauf pour l'eunuque, gardien du harem considéré, puisque châtré, sans possibilité de coït et absent du désir sexuel.

Mais Voltaire aura pointé l'imposture, là où le désir se cache. « *Le kisler-aga, l'eunuque parfait, à qui on avait tout coupé et qui avait -pourtant- un sérail à Constantinople : on lui avait laissé ses yeux et ses mains, et la nature n'a point perdu ses droits dans son cœur.* »²

Le désir et la jouissance se passent de la perte de l'organe, bien que cela ne soit toujours possible. L'eunuque désirant fait figure ici, malgré la *meurtrification du corps*, de l'insistance du désir vers l'Autre représenté ici par le féminin.

¹ « *L'ablation* », Folio, p27

² *Dictionnaire philosophique*, in « Joseph », folio classique, 1994

Il se dégage alors du sens classique donné au *Harem* en tant que lieu associé au plaisir sexuel, celui d'être un lieu représentatif du *désir* tout court, celui qui insuffle de la vitalité et de l'ardeur à l'existence.

Sans la quête du désir subjectif, il n'y aurait pas de psychanalyse.

Du Secret

"*Faites de moi un homme*", avec ces mots et devant cette femme inconnue qui l'écoutait, il s'était engagé à ne plus se dérober à lui-même. Ce n'était pas la première fois d'ailleurs qu'il adressait une telle demande à une femme. Très vite, une scène de jeunesse est venue le retrouver, l'image désespérante de son pénis inerte devant la femme qu'il désirait. *Fais-moi un homme* lui avait-il dit, comme si *elle* seule avait eu la formule, le pouvoir de réveiller le mort.

« *Bander* » n'avait pas été du plus simple et cela dès le début, mais ça avait marché tant bien que mal. D'ailleurs durant toute sa vie il avait fallu qu'il marche droit comme un garçon, comme un « *homme qui en a* » et qui séduit justement pour ça. Il ne fallait surtout pas s'arrêter à des petites sur lesquelles bien souvent s'arrêtent les femmes. Il était plutôt fier de ce que la vie lui avait accordé, épouse, maîtresse, enfant. Mais qu'espérait-il de plus de cette vie? Il se sentait si coupable. Il aurait souhaité qu'elle ne touche pas à son corps, là, dans cet endroit où il avait mis bien souvent ses illusions et son espoir.

« *Le viril est fragile* » disait-il, « *si on n'en a pas, on ne peut pas vous la couper. Et si on n'existe pas, on ne risque rien* »

Tel était l'enjeu, risquer la vie dans un corps châtré ou bien se laisser mourir. Le premier semblait plus difficile.

Il était impératif d'essayer de retrouver un peu d'insouciance, tout semblait si lourd et écrasant, surtout ce corps qui lui tombait dessus. Mais s'il y a quelque chose qui ne peut pas se commander, c'est la vitalité qui enveloppe le désir. Il n'est pas possible de se dire : *allez, réveille toi et désire*. Ça vient d'ailleurs, du lieu du manque primaire où se renouvelle l'invocation qui pulse et vibre vers *l'Autre*.

L'erotika pulsionnelle participe à la constitution même du transfert. *Erotika* avec *k*, pour le différencier du mot érotique, et l'investir de tout son sens de la puissance libidinale du verbe incarné qui *s'adresse* au lieu du transfert.

Son chemin d'analyse, *l'homme du Secret* l'a façonné avec rigueur et sans fausse complaisance ni pour lui ni pour moi.

Son corps n'avait pas cessé de nous surprendre. Il ne s'était pas senti aussi fort et puissant que pendant *la castration chimique*. *Le Grand chef* se serait peut

être trompé en lui prescrivant une formule à l'envers? Toujours est-il que l'érection de *la vieille*, surnom qu'il avait donné à son pénis, *était à fond*, bien mieux qu'à l'époque méprisable du doute adolescent. C'était la débauche, il fallait en profiter tant qu'il était possible.

Cela a tenu ainsi jusqu'à l'ablation.

La vie le confrontait étrangement à lui-même. L'ablation était devenue dans sa bouche *la mutilation de son essence masculine*. Elle l'avait non seulement castré, mais dépouillé de tous ses repères de *macho sympathique*.

Il lui a fallu déplier jusqu'au moindre recoin les représentations associées à sa masculinité tant chérie avec laquelle il avait fini par se confondre. « *Faire son deuil de l'essence du mâle...* »³, non pas parce qu'il y en aurait une, mais bien plutôt parce que plusieurs significances lui donnaient à percevoir au moins un peu de son odeur.

Il fallait tuer le masculin, l'enterrer, l'exiler et peut être alors, lui survivre.

Pourrait-il oublier son corps d'avant ? Parviendrait-il à effacer la sensation de semence coulant tout au long de son pénis? Comment soutenir dans cet état méprisable le regard d'une femme ?

Il était au fond de lui, dévitalisé... « *Pression et dépression. La sève monte et se retire (comme la mer afflue puis reflue)*.⁴ Il sortait juste pour se rendre à sa séance et *nous* parler. Ce *nous*, était le lieu d'adresse, *le tiers intemporel* qui se conjugue toujours au *présent* dans le vif du transfert. Là, des figures diverses et plusieurs corps se sont invités. Une fois, la voix d'une petite fille s'est fait entendre, elle parlait à sa mère qui traînait un corps soigné mais squelettique. Avant que la petite voix ne jaillisse du divan, il ignorait qu'il ait pu désirer être une petite fille qui, elle, aurait pu donner à sa mère le désir de manger et de vivre.

Mais sa mère lui avait parlé comme un garçon et cela lui avait plu. Et son sexe et son pénis, lui plaisaient bien aussi. Et les femmes? Il les désirait toujours, plus que jamais. Son corps d'avant allait bien avec tout *ça*; et maintenant qu'il avait un autre corps, celui qu'on avait *coupé*, qui deviendrait-il ?

Il se surprenait à ne pas souhaiter mourir. Le spectre de la mort nous offre l'étincelle du désir désespéré.

Il ne voulait pas non plus être l'ombre de celui qu'il avait été. C'était impossible, une ombre n'existe pas. Peut être pourrait-il devenir un autre, sorte

³ J. Lacan, Radiophonie in *Autres Ecrits*, p.438

⁴ Pascal Quignard, *Vie Secrète*, Gallimard, p. 169

d'avatar métamorphosé à partir de son essence vitale. Pourquoi ne pas devenir l'homme qu'il n'avait pas été jusqu'à là, cela pourrait-il arriver tout simplement? Et que faire de ce corps étranger? L'adopter? Pourrait-il alors l'aimer?

L'homme du Secret avait trouvé son souffle vital qui ne dépendait pas de sa puissance virile. Il est mort en se reconnaissant en *homme incomplet*, comme tout homme parmi les hommes qui meurent. C'est à dire, réconcilié avec la castration fondatrice de se savoir manquant et mortel parmi les mortels. Le secret *du secret* serait, qu'il est mort vivant.

Et l'analyste, que fait-elle *du Secret*?

Tout d'abord il reste préservé dans la mémoire de ce qui s'oublie et qu'on retrouve quand ça résonne. En cela, la clinique dont on parle est une fiction qui se fait et se refait quand on la pense et encore plus quand on l'écrit.

Puis, parfois dans la solitude de l'après séance je parle à mon corps et lui demande, *qu'est ce que tu as encore pris aujourd'hui?*

Je peux rajouter que j'y pense.

Les secrets perlaborés au fil de séances par ces hommes qui me parlent du lieu de leur atteinte, me font penser que la jouissance phallique qu'on accorde à *l'homme du pénis* reste un tant cantonné, en théorie, au bien vouloir de l'érection et sa petite mort. Hors, il demeure un *continent* aussi grand que celui que Freud aura qualifié de *noir*. Sa topographie est riche en couleurs et en nuances. Et seule chaque voix, accrochée à la langue, donne à entendre le teint unique de sa création et de son mystère.

Quant à la tentative d'appréhender ce qui serait *le masculin* versus *le féminin*, là encore, la clinique psychanalytique nous prévient sur l'impossibilité de trancher. Quignard trouve une belle manière de le dire : « *Un et une. Distincts mais même pas opposés. L'identification ne désigne que ceci : un « pas tout à fait l'un » ni « pas tout à fait l'autre...ce sexus est un : un « un » qui n'est jamais le même sur chacun.* »⁵

Par ailleurs il me semble important de rappeler la place du social en tant que miroir du collectif devant lequel les hommes et les femmes se mesurent. Les pratiques sexuelles d'aujourd'hui surinvestissent les organes sexuels et les traitent comme pièces détachées, d'ailleurs le commerce des objets et des *joujoux* substitués se porte plutôt bien. Il me semble que cela participe d'une sorte de fascination pour le pénis comme pour le vagin et les seins.

⁵ Pascal Quignard, *Mourir de penser*, Grasset, p 197

Et alors lorsque le cancer, maladie de notre époque, impose la mutilation des organes sexuels, la construction identitaire, au fond toujours vulnérable, menace d'effondrement.

Je finis cet écrit avec les plus belles lignes trouvées évoquant le chemin symbolique de la castration, trajet noué à celui de l'énigme de la jouissance et à sa vitalité au delà de la différence des sexes et du réel du corps.

« ...je me suis assis sur le bord du lit, j'ai fixé les dessins vaguement érotiques d'un tapis persan, et je lui ai adressé la parole, comme si ma libido était un personnage vivant, un partenaire essentiel. Je lui ai fait part de ma décision : je ne suis plus capable de te donner quoi que ce soit. Désolé, la mécanique est définitivement en panne. Je suis devenu un être incomplet. Mon cerveau n'est pas en cause, il fait ce qu'il peut. C'est le reste qui ne suit pas. C'est comme dans ces cauchemars où l'on crie mais aucun son ne sort de la gorge. Alors, chère libido, si tu veux bien, on se quitte, je t'oublie.»⁶

Lucía Ibáñez Márquez

Septembre 2015

Congrès d'Analyse Freudienne : « *Avatars du sexuel* », le 10/10/2015 à Paris.

⁶ *L'ablation*, Ibid, p 128-29

Lire, voir, entendre

Martine Le Normand
PAPIERS ROUILLÉS



/ du 7 novembre au 19 décembre 2015 /

Vernissage de l'exposition

Samedi 7 novembre à partir de 19h30

Horaires d'ouverture

Lundi de 9h30 à 14h00 / Mardi de 11h30 à 18h30

Mercredi de 9h30 à 14h00

Les vendredi, samedi et dimanche sur rdv au 01 43 20 70 66

/ INSTITUT DU QUIMETAO /

57 avenue du Maine. 75014. Métro: Montparnasse ou Gaité
quimetao@free.fr

Soleils couchants.
Lueurs avant la nuit, le Noir.
Jaunes, orangés, bruns.

Rouilles :

Couleurs naturelles nées de la relation entre l'acier et l'eau.

Le monde d'aujourd'hui aime les choses aseptisées, lisses, rassurantes. Il craint pour le fonctionnement de ses machines ou la pérennité de sa monnaie. Il combat cette expression du temps, cette oxydation qui est pourtant expression de vie. Le temps peut embellir, magnifier. Il colore, habille, pare. Laisse s'imprimer une rencontre avec la matière, les objets quelquefois relégués aux oubliettes. Alors surgit la preuve qu'il peut être autre chose qu'un outrage.

Son travail appelle à un devenir auquel se prête une page blanche.

Quand plus tard elle se révèle marquée par la rouille, il faut d'abord s'incliner devant ce qui apparaît, sans commune mesure avec l'attendu. C'est l'invite à une évasion. Cette rencontre avec l'imprévu, le déséquilibre suscité, font naître le désir de s'appuyer sur un matériau familier pourtant enfoui jusque-là. Ce qui est déjà inscrit dans la trame du papier va se fondre avec une autre mémoire pour que puisse re/naître enfin un texte, une création, témoignant de ce qui pourra constituer une histoire.

Martine Le Normand

www.souffleprimordial.com

A voir/lire aussi

Eclipses de lune rousse

Poèmes

Martine Le Normand et Serge Mairet
Avec des calligraphies du Dr Jian Liujun

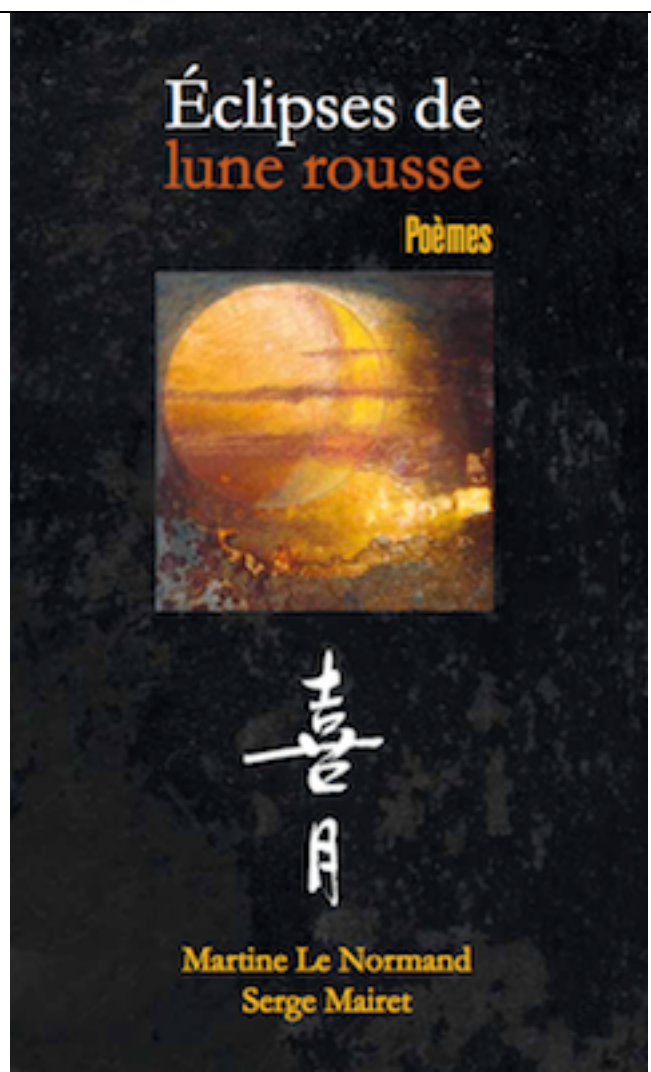
128 pages, cousu. Tirage à 300 exemplaires
Prix : 25 euros +3,50 de port soit 28,50 euros

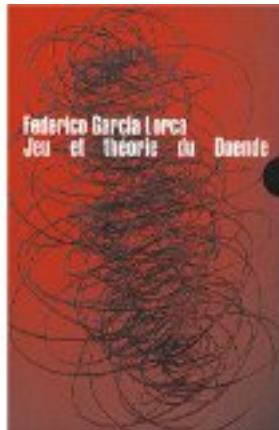
Le livre n'est pas diffusé en librairie, les commandes sont à adresser à
martine.le.normand@orange.fr

« C'est au sein de cette sagesse orientale que se sont inscrits Martine le Normand, Jian Liujun et Serge Mairet pour composer et illustrer ces poèmes, puisant largement dans leur connaissance du corps et de l'esprit, connaissance à laquelle Jian Liujun, merveilleux calligraphe et grand maître des arts internes de la Chine, a largement contribué.

En espérant qu'à la fin de cette lecture, vous ne regardiez plus jamais la lune de la même manière car, comme le dit un proverbe du bouddhisme Zen: "Le calme de la pensée n'est-il pas comparable au reflet de la lune sur un lac sans rides? »

(extrait de l'avant-propos de Virgile de Lagrange)





« Pour chercher le *duende*, il n'existe ni carte ni ascèse. On sait seulement qu'il brûle le sang comme une pommade d'éclats de verre, qu'Il épuise, qu'Il rejette toute la douce géométrie apprise, qu'Il brise les styles, qu'Il s'appuie sur la douleur humaine qui n'a pas de consolation(...) « Nous on est pas là pour du savoir faire, de la technique ou de l'habileté. On veut autre chose. »

Alors la *Nina de los Peines* s'est levée comme une folle, pliée en deux comme une pleureuse médiévale, et elle a avalé d'un trait un grand verre d'anis de Cazalla, brûlant comme le feu, et là elle s'est rassise pour chanter sans voix, sans souffle, sans nuances, la gorge en flammes, mais... avec *duende*. Elle avait réussi à tuer l'échafaudage de la chanson pour laisser place à un *duende* furieux et dévastateur, ami des vents chargés de sable, qui poussait les gens de l'auditoire à déchirer leurs habits, presque selon le rythme des Noirs antillais de rite lucumi, quand ils se les arrachent pelotonnés devant une statue de Sainte Barbe.

La *Nina de los peines* a dû se déchirer la voix parce qu'elle savait que les plus fins connaisseurs l'écoutaient, qu'ils ne voulaient pas de formes mais l'absence des formes de la musique pure qui réduit le corps à ce qu'il faut pour rester en suspens. Elle a dû appauvrir son savoir-faire et son assurance; donc, elle a dû éloigner sa muse et demeurer sans défense, pour que son *duende* vienne et qu'il daigne se battre à mains nues. Et il faut voir comment elle a chanté ! Sa voix ne jouait plus, sa voix était un flot de sang, digne par sa douleur et sa sincérité de s'écarter comme une main à dix doigts sur les pieds cloués mais pleins de tourmente d'un Christ de Juan de Juni.

L'arrivée du *duende* implique toujours un changement radical sur toutes les formes. Sur des terrains anciens, il donne des impressions de fraîcheur totalement inédites, et miracle, qui parvient à produire un enthousiasme presque religieux ...

Federico Garcia Lorca *Jeu et théorie du Duende* ed. Allia
Extrait proposé par Estelle Denecé

SEAN WILDER, PEINTURES

Tel était le titre de l'exposition des œuvres de Sean, organisée à Montpellier en janvier 2010. Peu après mon retour, j'avais commencé à écrire sur ma rencontre avec le travail plastique de Sean, et pour une raison qui aujourd'hui m'échappe, ce texte est resté inachevé. Peut-être parce qu'il est tout simplement difficile de parler de peinture, de transmettre à d'autres son regard sur une œuvre

Cinq ans ont passé et aujourd'hui je vais vous dire quelques mots de cette rencontre-là.

Je me souviens que, dans la période qui a précédé mon voyage, et pendant le voyage, je m'interrogeais : arriverai-je à « voir » la peinture de Sean ? Je supposais, à raison, qu'elle était très différente de la peinture qui constitue ma collection et qui est à la frontière de l'abstrait et du figuratif.

Dans l'exposition, j'ai fait plusieurs fois le tour des œuvres, passé beaucoup de temps, avec chacune et avec toutes, cherchant ce qui faisait unité dans cette diversité de propositions. Et cette unité, je l'ai finalement entendue.

Pour moi la peinture de Sean est une peinture du silence, une peinture à l'écoute du silence, des silences devrai-je dire. Mutisme, impossibilité de dire, silence avant et dans la musique, silence de la nuit, silence menaçant (le calme avant l'orage), silence des rêves.

Peinture du silence, peinture des rêves, de ce qui se figure de ne pouvoir se dire avec des mots.

Peinture de la présence aussi, présence du corps qui lui aussi parle sans mots et témoigne de la séparation et de la solitude essentielle à l'humain.

Une peinture qui « prend soin » de chacun des sujets auxquels elle se confronte.

Claire Colombier, 18 octobre 2015

PS : je n'ai pas voulu surcharger ce texte de références aux œuvres. Je vous invite à aller à l'adresse suivante où se trouvent des photos des œuvres de Sean Wilder :

<https://picasaweb.google.com/102450273520197891877/AlbumPeinturesSeanWilder?noredirect=1>

TROUVAILLES

« Depuis l'enfance – était-ce par intuition ? – il savait que le paysage enfermait à lui seul une part mystérieuse du langage et qu'il la délivrait parfois, affirmant ainsi notre présence au monde. C'était de l'air, de voix, du silence. Presque rien. »

« Le silence est la seule langue de ce pays. Oui, la seule. Et, comme les fleurs, pour nous montrer sa joie, elle peut chanter à tue-tête lorsqu'on va seul sur les chemins. »

« mes livres (...) ont pris naissance sur ce silence. Imprévu, imprévisible. »

« On gagne les mots un à un. Car il ne nous reste plus que cela, cette chose insensée : dire, dire, dire l'inépuisable. »

Chapitre 2 : Le silence et la rumeur des voix, respectivement p. 27, 45 et 78.

Joël Vernet *Au bord du monde*

Éditions du Laquet 2001 Collection terre d'encre Avril 2001

« On dit qu'il n'y a qu'une loi, qu'une voie : celle de vivre. D'aller contre la peine, d'inverser le malheur en étoile lumineuse, fulgurante. On s'interroge. Souvent. Longtemps, si longtemps qu'on ne voit pas la vie qui passe, les jours qui s'éloignent, les craintes qui surgissent, la vie justement qui se fane, nos joues qui pâlisent, notre chant qui faiblit. Alors, avec raison, on écarte les doutes comme des branches mortes, on brûle toutes les malédictions, on se brûle soi-même aux plus mauvaises intempéries, on appelle les risques, la vie incertaine, notre plus grande part d'inconnu, c'est à ce prix, peindre, chanter, écrire, sont à ce prix si simple : vivre. »

Joël Vernet *Lettre à l'abandon dans un jardin Fata Morgana* 1994
« Il brûle un feu dans notre vie » p. 31-32

C.C.

L'air du temps

Je vous propose ci-après un texte que Chantal Danjou m'a envoyé après avoir reçu la lettre de Sean Wilder. Intéressée par son questionnement, je prends l'initiative de le partager avec vous, dans cette rubrique où nous tentons de repérer les débats actuels qui peuvent soit porter condamnation du sujet et de la psychanalyse, soit, comme celui-ci être marqué par elle.

Voici d'ailleurs ce que Chantal Danjou m'écrit sur son texte dans un mail récent : « je crois bien que je ne pourrais avoir écrit ce texte sans le travail personnel et les séminaires suivis en psychanalyse. Par ailleurs, je m'agace de plus en plus du lien des sciences de l'éducation avec le comportementalisme et je crois important de tenter d'exprimer différemment - même modestement - les choses. »

Chantal Danjou travaille avec le peintre Henri Yéru dont je vous ai parlé à plusieurs reprises. Ils ont publié récemment chez Tipaza Je voudrais parler de la légèreté.

LA FORMATION DE LA PERSONNE,

UNE QUESTION DE LA PAROLE

Il paraît difficile d'aborder la notion de formation sans chercher à l'inscrire dans l'arrière-plan culturel et sociétal qui est le nôtre et dont la spécificité est de s'effacer aussitôt qu'esquissé. Extrêmement mouvant – dangereusement ? – il s'agit pourtant de s'y ancrer (entendre ancrer avec ses écritures homonymes a/e-ncrer). Le *zapping* permanent auquel nous sommes conduits, à la fois rend plus impérieuse la nécessité de la formation et l'abîme, privilégiant le résultat à l'action, action et résultat la constituant pourtant également. *La formation de la personne* ne se trouve-t-elle pas réduite à une série de formations ? Nous nous posons la question parfois. Ce fractionnement des apprentissages et des compétences scinde l'intégrité de l'être en fonctionnalités qui, finalement, risquent dans le cœur même de la formation d'induire là aussi le *zapping* en lieu et place de curiosité et d'approfondissement. C'est pour cette raison que nous trouvons tout à fait judicieux de parler de *formation de la personne* et non de formation tout court. Etant donné que nous nous définissons malgré tout – mais pour combien de temps encore ? - en tant qu'êtres de langage, nous pourrions supposer ici que prendre la parole amarre, fait a/e-ncrage mais que - spécificité et inconfort du langage - détache tout autant du quai, forme un sillage qui indique le voyage intellectuel et sensible en train de s'accomplir et, dans un même temps, brouille son empreinte au fur et à mesure de son avancée. Or, nous ne pouvons rendre compte de la formation, y compris de celle de l'écume dans l'eau, que par la parole et en même temps la dire la transforme, la traite symboliquement, nous interpelle à travers son énonciation, modifie le regard que nous lui portons, nous transforme. Autrement dit, ce qui est formé et dit ne reste pas clos sur sa réalisation, du moins ne le devrait pas. Se former et/ou former questionne la parole : d'où parlons-nous ? D'où formons-nous ? Qu'est-ce qui s'ouvre et se ferme au cours d'une prise de parole et dans une formation ? Parallèlement, manier les mots fait retour sur la formation et que nous soyons formateurs ou formés – la frontière a quelque chose de poreux - interroge notre rapport au savoir et à la transmission. Car que savons-nous et que transmettons-nous ? Un « objet » fini ou le consentement à « *une interrogation sans fin et sans cesse contestable* » dirait le poète Jean-Claude Renard, s'appliquant à la formation en

tant que telle tout autant qu'à sa formulation. Il s'agit là, nous le voyons, d'un mouvement totalement différent de la mouvance dénoncée dans nos propos liminaires, parce qu'actif et non plus subi ni passif. Et si les deux items, *formation de la personne* et question de la parole, communicants, posaient avant tout un acte de résistance contre une formation et une parole utilitaires, dévoyées, bien éloignées du renouvellement qu'elles seraient censées proposer et provoquer ?

Quand nous nommons « formation », une image interfère pour nous, celle des « *Prisonniers* »¹ de Michel-Ange, cherchant à s'extraire de la glaise, du magma initial, d'un informe, d'un brut peut-être même d'une brutalité. Reliés, absurdes presque, à cette matière sans limites ni contours, les voilà néanmoins qui prennent forme, bridés dans leur élan par ce rattachement originel, inquiets mais vaillants. Et prenant forme, il nous est possible peu à peu de les formuler dans une double perspective : d'abord, celle de l'œuvre dite « inachevée » mais qui portée par les propres mots de Michel-Ange évoquant à son propos « *la lutte de l'esprit pour se libérer de la matière* », semble au moins intellectuellement et spirituellement achevée ; ensuite, rendue par la puissance de l'artiste, c'est, sous nos yeux, une œuvre en train de naître, vivante et inscrite dans sa recherche et sa problématique. Dès lors, la création s'établit dans les registres pluriels de la sculpture, de l'écriture, de la formation d'un monde et de la formation du monde – l'intime et l'universel interférant – de la genèse de l'esprit humain capable de rendre compte à la fois de ce qu'il a été, de ce qu'il est et projette. A observer ces « *Prisonniers* », nous sommes confrontés aux strates et aux affres de leur composition, leurs efforts étant inséparables de la souffrance comme de la durée, autant qu'à l'espace nécessaire à l'amplitude de leurs gestes. Nous revient alors cette phrase de Frère Jean² : « *L'artiste véritable sait qu'il doit travailler sur lui avant de conquérir la matière* ».

Or, il semblerait qu'actuellement - et le processus s'accroît - le souvenir de notre *prison* originelle doive s'effacer, le rattachement à une matière en fusion s'ignorer, les jalons de tout itinéraire s'écourter, l'élan être rentabilisé. L'accès à la connaissance devra se simplifier, ce qui est grave car son principe simplificateur nie les étapes nécessaires à la construction du savoir

¹ Galerie de l'Académie de Florence

² Frère Jean dans un Monastère orthodoxe en Cévennes a été photographe de presse, de mode et de publicité. Parallèlement, il a effectué des recherches sur les métamorphoses du visage (expositions personnelles à Paris et à l'étranger). Il est rédacteur de la revue Art sacré.

et à l'autonomie de l'apprenant puisqu'en énonçant un résultat tronqué de ses actions préalables, rendu incohérent par manque de temps et de réflexion, l'apprenant se trouve de fait dans l'ignorance de ce qui lui permettrait d'en faire, seul, à son tour, l'expérience, de le discuter, de l'enrichir peut-être de sa propre sensibilité et ainsi d'être à même de le transmettre par la suite. Ce n'est pas tout, la parole aussi, celle-là même qui témoigne, se trouve être privée de son silence et de sa maturation intrinsèques. En d'autres termes, il s'agit de nous faire recouvrir nos propres traces voire de sauter leurs étapes pourtant nécessaires et formatrices, d'en ignorer jusqu'à leurs possibilités. Le langage actuel lorsqu'il est lui-même simplifié, va en ce sens avec, notamment, l'abus de l'emploi du verbe « faire », sa référence artisanale initiale et pertinente s'en trouvant rognée : *faire avec* ; *faire le deuil* ; *faire-valoir* ; *savoir-faire*, oui, même notre « savoir-faire », comme si par un tour de passe-passe, la rapidité le disputant à l'efficacité, il nous fallait perdre notre différenciation, notre être au profit de modèles circonscrits dans le temps et dans l'espace, nous résigner, effacer encore de notre conscience et de notre parole toutes références à l'angoisse fondamentale de notre condition humaine ainsi qu'aux angoisses liées aux différentes situations de vie et d'exercices professionnels. Or, si nous parlons de « savoir-faire », il s'agit peut-être, dans un premier temps, de « se faire », de consentir à l'observation, à l'expérience qui, si elle est guidée vise l'autonomie de l'apprenant et non son assujettissement, de former son esprit, démarche qui, seule, permet d'interroger son *faire* et d'interroger son *savoir*. Dans un second temps, naîtrait sans doute un autre plan de réflexion : chaque formation, et en amont chaque filière (générale/technique ; littéraire/scientifique) quel que soit son domaine, n'est-elle pas parfois trop exclusive voire cloisonnée, excluant la libre circulation intellectuelle ? Nous pouvons retrouver, par exemple, cette ambivalence – savoir-faire / se faire – dans la hâte craintive de certains étudiants à se servir de leur bibliographie et, omettant d'y inclure Montaigne hélas, font des lectures sans les « discuter » ni les « digérer » ni les « passer à l'étamine du jugement ». Ainsi, il semblerait que le jargon (par ailleurs incontournable) en mettant trop les formes déplace-t-il la formation et empêche-t-il une réappropriation de l'événement, de la difficulté rencontrée et de ses effets enseignants. Il nous faut, bien sûr, prendre acte de cet état de fait mais non l'encourager. Il fera désormais partie de la matière en fusion ou du magma initial dont nous parlions plus haut. Il est donc une composante, un travail au sens d'un « étant au travail » et non un achèvement ni – surtout pas ! - la pointe définitive et polie de notre nouvel arrière-plan culturel.

Mais pourquoi donc annoncer que la formation serait *une question de la parole* et proposer au titre d'exemple ces esclaves de marbre, muets par nature ? Deux raisons à cela : d'une part, notre civilisation aime l'image et cultive le tridimensionnel dotant la création plastique non seulement d'une visibilité plus immédiate mais aussi d'une valeur métaphorique et donc porteuse de sens, la vision métaphorique du monde étant par ailleurs écornée dans le système de pensée actuel ; d'autre part, l'œuvre d'art rappelle, à l'instar de Bernard Noël qui l'évoquait pour la poésie, qu'elle est « *ce foyer de la langue vivante contre la langue consommée, réduite, univoque* », qu'elle est, si nous adaptons la citation à notre contexte, « *ce foyer* » de la formation vivante, sensible, interrogatrice « *contre* » une formation – contrefaçon ou formatage seraient plus justes – altérée, « *univoque* ». Des questions se posent : jusqu'où former ? Comment former ? Est-ce « polir » si nous faisons référence à « la pointe » émergente et somme toute métonymique du savoir, le désolidarisant du manche, du pommeau, du geste, de la décomposition et de l'apprentissage du geste ? Est-ce effiler la lame – que nous pourrions bien écrire *l'âme*, la sensibilité et la pensée étant les principes fondateurs de l'homme - jusqu'à la dé-formation voire l'incohérence et rendre impossible toute véritable transmission ?

Nous souhaiterions conclure notre intervention par une nouvelle illustration poétique à laquelle nous sommes d'autant plus sensibles que le poète Dagadès a été, dans son travail poétique, sa rigueur intellectuelle et par son amitié sans concessions, une des rencontres les plus formatrices pour nous. Nous pourrions ajouter qu'il fut en outre enseignant. Dès 1995, il dressait l'état des lieux de notre environnement sans cesser pour autant, à travers lui, de *se* et de *nous* questionner :

« *Incessamment, notre cerveau sautille dans l'espace et dans le temps, tel l'oiseau en cage [...] Pour me reposer du zapping permanent que m'imposent mes neurones, j'écris des poèmes. J'essaie de saisir au réel des moments afin de les fixer dans l'intemporalité et me constitue ainsi un lieu de recueillement et de réflexion [...] Ces lieux évoqués ici et là sont aussi d'ailleurs, de n'importe où. La plupart sont des lieux de rencontre et la question que je me pose est : Y communique-t-on ? Y communique-t-on ? [...]* »

Ce qui nous a paru intéressant dans ce texte, c'est que son auteur ne s'exempte pas du *zapping* ambiant, de sa contamination, de l'adaptation, nécessaire si nous voulons survivre, à son mode de fonctionnement. Dagadès prend la situation telle qu'elle se présente sans toutefois s'y complaire. La

construction de ses phrases - constat suivi d'une proposition, du moins de l'élaboration d'une solution qui lui est propre - ; les tâtonnements qui sont les siens et dont son choix lexical rend honnêtement compte - « *j'essaie de / la question que je me pose* » - ; le retournement de situation opéré par l'analyse qu'il en fait, même s'il n'est pas total ni achevé au sens strict du terme, tout devient sujet de questionnement. Comment, dans un tel contexte, la personne, qu'il est, que chacun de nous est, évolue-t-elle, se dépasse-t-elle, se risque-t-elle ? Le poète pose non sans justesse le paradoxe de notre société avec, d'un côté, des moyens de communication diversifiés et, de l'autre, une paresse de communication, une inertie voire une incommunicabilité. Il ouvre le débat par les questions qu'il s'adresse à lui-même avant de les rendre publiques, et dont la double thématique - communication et communion - interroge bien, dans sa prise de parole directe et dans la précision de ses mots, le rapport au savoir et par là même à *la formation de la personne*. A cet égard, son texte est formateur, s'intéressant à la globalité de la personne, à sa capacité active et réactive, exerçant une pensée qui fait retour sur ses habitudes, sur - si nous élargissons le contexte au cadre de formation qui est le nôtre - ses acquis, initiant à partir d'un sujet et de sa double expérience sensible des textes et du terrain donc théorique et professionnelle (aller-retour constant entre théorie et terrain), une parole qui témoigne jalon après jalon de son itinéraire. Il est important de noter que le poète souligne la valeur formatrice de l'écriture en l'opposant au *zapping* et à la brièveté. Le poème permet, dans son exercice régulier, une autre attitude au monde, une appréhension originale et distancée de ses particularités y compris de celles qui le fractionnent. Ainsi, dans l'extrait, l'auteur se saisit-il de ce qui va nourrir sa pensée, « *fixe* » - c'est le verbe qu'il utilise - des moments privilégiés et ce faisant construit l'appui sur lequel étayer sa réflexion. A partir de la parole poétique, peut-être s'agit-il alors de considérer que *la formation de la personne* ne fige pas le savoir, mais, à travers certains mots - « *recueillement* » et « *réflexion* », notamment - redonne aux lieux où il serait dispensé l'espace d'une parole qui questionne, recueille, *rencontre* (étymologiquement porteuse d'altérité, de renouvellement comme de combat), débat des modalités de transmission entre communication et communion, entre approche rationnelle et passionnelle.

Chantal Danjou